

Paige Toon

La vie trépidante de Jessie

Roman

Traduit de l'anglais par Francine Sirven

EDITIONS  PRISMA

Chapitre 1

— Jessie ! Jessica ! Ouvre cette porte !

Même pas en rêve. Je tire une autre bouffée de ma cigarette, balance sans gêne la cendre par la fenêtre ouverte. Je ne vais quand même pas gâcher une aussi bonne clope pour les beaux yeux de mon idiot de beau-père.

— Jessie, je ne plaisante pas. Si tu n'ouvres pas cette porte tout de suite, je l'enfonce !

Oh, pour l'amour du ciel. Reprends-toi, Stu.

— Je suis en train de m'habiller. Je sors dans une minute !
je réponds.

— Non, ce n'est pas vrai. Tu es en train de fumer à ta fenêtre en buvant du cidre ! La bouteille a disparu du réfrigérateur.

Il n'avait qu'à pas l'y laisser, point barre.

— Attention, je vais enfoncez cette porte ! hurle-t-il puis, il y a un bruit sourd.

Merde, il a vraiment pété un plomb.

— Je suis à poil ! je crie. Si tu veux que je t'envoie les services de protection des mineurs, vas-y, continue !

— Pas de ça avec moi, jeune fille. Je n'ose imaginer ce que dirait ta mère si elle t'entendait...

— Ne me pousse pas à bout, Stu ! je réplique, exaspérée par sa réflexion.

— Comme elle serait déçue, ajoute-t-il.

Je jette avec rage ma cigarette par la fenêtre et me rue sur la porte que j'ouvre avec rage.

— Marre maintenant de Maman ! j'aboie. Elle est morte, elle ne peut plus rien dire du tout !

Le regard de Stuart à ce moment me donne envie d'éclater en sanglots, mais avant qu'il ne m'attire encore une fois contre lui pour me serrer dans ses bras à m'en étouffer, je lui claque la porte au nez et la referme à clé à la suite. Puis je m'effondre et me mets à pleurer toutes les larmes de mon corps. En espérant qu'il aura la délicatesse de me laisser tranquille.

— Jessie ? dit-il d'une voix douce, quelques secondes plus tard.

Mais c'est pas vrai !

— Laisse-moi seule, Stu, c'est tout ce que je te demande, je sanglote.

— Il faut que je te parle.

— Oui, eh bien moi, je n'ai pas envie de te parler.

— S'il te plaît, Jess, je déteste te voir dans cet état. Je veux t'aider à traverser cette épreuve, c'est tout.

— Je t'en prie, je gémis, laisse-moi tranquille...

Un silence. Serait-il parti ?

— Tu sais bien que je ne peux pas.

Raté.

— Ouvre cette porte, recommence-t-il à m'implorer. Je t'ai préparé un sandwich au poisson pané.

Comme si cela allait changer quelque chose. Même si, en fait, j'avalerais bien un sandwich au poisson pané, maintenant que j'y pense.

— Jessie ? répète-t-il.

Mon estomac gargouille.

— Je descends dans une minute, je me radoucis et même à travers la porte, je jurerais l'entendre émettre un soupir de soulagement.

— D'accord, dit-il avec douceur.

Une fois sûre qu'il est parti, je me relève pour aller me regarder dans la glace. J'ai le bout du nez rouge, les yeux bouffis. Mes cheveux mi-longs, blond platine, sont un peu en pétard, mais ils me plaisent comme ça. J'attrape ma trousse de maquillage dans le tiroir de la coiffeuse et fais de mon mieux pour camoufler les rougeurs, sur ma peau. Va au diable Stu, de me faire pleurer comme ça. Mon eyeliner est complètement dégoulinant, mon mascara délavé. Je retouche mes yeux verts d'une ligne de kohl noir, remets une couche de mascara, range mon gloss rose dans ma poche. Puis j'enfonce mon bonnet noir sur ma tête, attrape ma parka et sors. Par la fenêtre.

Il est tout juste dix-neuf heures, la nuit n'est pas encore tombée. Et bien qu'on soit mi-juin, il fait un froid de canard. J'enfouis mes mains dans mes poches et trace sur le trottoir, direction la ville. Je me demande où sont les autres, vérifie mon portable. Mais pas de texto. Je clique sur ma boîte vocale, au cas où un message m'aurait échappé et le premier que je trouve en haut de la liste vient de Libby – date d'envoi, hier. Perplexe, je range mon téléphone dans ma poche. Sans prendre la peine de répondre. Ma meilleure amie, arrivée à Maidenhead à l'âge de neuf ans et demi, veut savoir comment je vais. Si elle était vraiment ma meilleure amie, elle ne poserait pas cette question.

N'importe qui doté d'un gramme de jugeote peut voir que je ne vais pas bien.

Peut-être est-ce de ma faute, si on s'est éloignées l'une de l'autre. Mais je ne supporte pas d'être là à la regarder, elle et sa parfaite petite famille vivre leur petite vie parfaite quand la mienne a été réduite en cendres. Libby, elle a sa mère, son père et ses frères. Moi, je n'ai personne. Et c'est plus fort que moi, je lui en veux pour ça, même si quelque part dans ma tête, je le sais, ce n'est pas juste.

OK, peut-être que j'ai Stu, sauf qu'il n'est pas mon vrai père. Mon vrai père, je ne sais même pas qui c'est. Il plane toujours autour de lui un mystère, aussi épais que lorsque j'ai éprouvé le besoin d'interroger Maman pour la première fois, à son sujet. J'avais sept ans.

— Qu'est-ce que ça peut faire ?, m'avait-elle répondu. Stuart est le meilleur père dont tu puisses rêver.

Peut-être, n'empêche, quelle garce de m'avoir jusqu'au bout caché la vérité comme ça !

Pardon, Maman, je ne le pense pas. Je regarde le ciel chargé de nuages chahutés par le vent, au bord des larmes. Tu n'es pas vraiment une garce. Je dois me mordre la lèvre jusqu'au sang pour retenir mes sanglots tout en bifurquant à gauche, en direction du parc.

Des garçons jouent au foot, sur le petit terrain. Je balaie la zone du regard et aperçois des volutes de fumée de l'autre côté, sous les arbres. Ma main à couper que ma copine Natalie est là-bas. J'accélère le pas, prête à tourner les talons au cas où je me serais trompée. L'un des garçons jouant au foot marque un but et ses partenaires entrent en transes. Franchement, on dirait qu'ils disputent le match du siècle. Je lève les yeux au ciel quand je vois l'un d'entre eux retirer son T-shirt et arborer ses pectoraux, à se la jouer comme Cristiano Ronaldo qui est trop craquant.

C'est à ce moment que je repère Tom Ryder. Il secoue la tête, se moque de son pote exhibitionniste, avant de tourner la tête dans ma direction. Vite, je fais en sorte de regarder ailleurs, l'essentiel étant d'éviter ses yeux. J'ai entendu dire qu'il avait rompu avec sa copine, quelques semaines plus tôt, mais je doute qu'il reste célibataire longtemps. Il a un an de plus que moi et des filles en veux-tu en voilà.

Mon cœur s'accélère alors que je longe le terrain, les yeux rivés sur un groupe de quatre personnes assises sur la berge. Y'a intérêt à ce qu'il s'agisse de mes amies, parce que sinon je risque de mourir de honte si je dois faire demi-tour maintenant.

— Ça va, Jessie ? À la voix de Tom, je sursaute, j'espère qu'il n'a rien remarqué.

— Salut, Tom, je réponds, aussi indifférente que possible, lui accordant à peine un regard.

— Tu es venue me regarder jouer au foot ? demande-t-il avec un tel aplomb, qu'en guise de réponse, je le fusille du regard. Ce qui ne le décourage en rien. Il a des tonnes de confiance en lui, au point qu'il pourrait même en revendre sur eBay. Tu vas chez Mike, demain soir ? ajoute-t-il en se grattant le crâne. Il a les cheveux courts, châtain, toujours savamment ébouriffés.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? je réplique.

En fait, oui, c'est prévu, j'y serai. Mike est le frère aîné de Natalie, d'une petite année seulement. Et leurs parents sont absents, ce week-end. Du coup, bonjour la fête !

Tom sourit avec un haussement d'épaules et mon cœur, ce traître, en est tout retourné.

— Ohé ! retentit un cri derrière moi et quand je me retourne, j'aperçois Natalie, qui agite la main et vient vers moi. Soulagée, c'est plus fort que moi, je souris quand elle me fait signe d'approcher. Je ne savais pas que tu sortais, ce soir ! lance-t-elle.

— Moi non plus, je réponds et, tournant le dos à Tom, je me dirige vers elle. Et là, j'ai l'impression de sentir les yeux noirs de Tom qui me vrillent le dos.

Natalie et moi, on se fait la bise, puis elle m'entraîne vers le reste du groupe. Je ne peux pas m'en empêcher, je tourne la

tête, croise juste à ce moment le regard de Tom un quart de seconde, avant que quelqu'un ne lui envoie le ballon et n'attire son attention.

Qu'il est beau. Le problème, c'est qu'il le sait.

Je salue les autres, Dougie, Em et Aaron.

Dougie et Em sont en Terminale. Aaron et Natalie une classe au-dessus de moi, sur le point de les rejoindre. Ça ne fait que quelques mois que je traîne avec eux, mais déjà j'appréhende ma dernière année de lycée, quand ils seront partis.

— Que te racontait Tom ? demande Nathalie, en secouant ses longs cheveux teints en noir, ses yeux bleu clair rivés sur moi. Em à son tour me regarde. Beaucoup moins jolie que Natalie, avec ses cheveux châtain et son teint vaguement orange.

— Rien, je réponds avec un haussement d'épaules. Il voulait juste savoir si je viendrais chez toi, demain soir.

— Ça va être génial, dit-elle, tout sourire. Tu pourrais dormir à la maison... ?

— Oui, peut-être... Je repense à ma dispute avec Stu, au sandwich qu'il m'a préparé, et la culpabilité me démange. Je sais aussi qu'il ne va pas apprécier de me voir sortir, demain. Natalie me passe sa canette de cidre et j'en avale une gorgée tout en essayant de chasser Stu de mon esprit. Non que j'aie vraiment

besoin de plus d'alcool – le cidre que j'ai avalé plus tôt m'est déjà monté à la tête et j'ai une faim de loup. Je regarde Tom traverser le terrain en courant.

— Allons faire un tour de Tyrolienne, propose soudain Natalie en me prenant la main. Je la suis en riant.

Nous y sommes encore dix minutes plus tard, quand la partie de foot se termine. J'aperçois Tom qui nous regarde tandis que Natalie tire la poulie et me la tend. Je grimpe dessus et m'élance dans le vide en hurlant de rire. Je regarde une nouvelle fois Tom, encore là-bas sur le terrain, en train de m'observer avec un air amusé.

— Tu veux faire un tour ? je crie, enhardie par le cidre, quand je descends de mon engin.

Il dit quelque chose à l'un de ses copains et vient vers nous en traînant les pieds. Quand il nous rejoint, je suis de retour sur la plate-forme en bois. Nathalie m'observe, sceptique. Je lui souris en essayant de ne pas rougir.

— Tu as gagné ? je demande à Tom quand il grimpe sur la plate-forme et me prend la poulie des mains.

— Forcément, marmonne-t-il. Il est encore trempé de sueur après son match, mais il a l'air en forme. Tu es sûre que ça ne risque rien, ce machin ? demande-t-il.

— Et après, on s'en fout ! Il faut vivre dangereusement, non ?

Il me sourit et mon cœur s'envole. Puis il décolle.

— Waououou ! hurle-t-il, et certains de ses camarades sifflent et applaudissent.

— Tu craques pour Tom Ryder, me chantonne Natalie au creux de l'oreille. Je regarde fascinée, les muscles de ses bras qui se contractent, tandis qu'il s'accroche à la poulie.

— Comme les autres, je réponds du tac au tac. Au lycée, c'est le plus beau.

En un rien de temps, l'ensemble des joueurs de foot se masse pour un tour de Tyrolienne, mais soudain, j'ai comme des nausées, je suis prise de vertiges. Je descends prudemment de la plate-forme.

— C'est à toi, me dit Tom en arrachant la poulie aux mains de l'un de ses copains. Ils peuvent attendre.

— Non, non, c'est bon, je décline l'invitation d'un geste de la main.

— Est-ce que ça va ? demande-t-il, l'air inquiet.

— Super, je réponds en m'éloignant pour aller m'asseoir sur un monticule tapissé d'herbe bien grasse, un peu à l'écart. Il me suit et reste là à me regarder.

— Tu n’as pas l’air en forme.

En fait, j’ai l’estomac barbouillé. Je t’en prie, va-t-en, je supplie en silence.

— Ça va aller, j’insiste. Trop d’alcool, rien ou presque dans le ventre et un peu trop de fièvre. Tête entre les mains, j’essaie de me concentrer pour ne pas vomir.

— Jessie !

Je relève la tête, aperçois Aaron et Dougie qui traversent la pelouse en me faisant de grands signes. Ils montrent le parking derrière moi, mais je ne vois rien, à cause du monticule. Tom regarde lui aussi, mais il n’a pas le temps de dire quoi que ce soit, l’un de ses copains qui fait la queue devant la Tyrolienne s’exclame :

— Qu’est-ce que M. Taylor vient faire ici ?

En une fraction de seconde, je suis debout et je le vois claquer la portière de sa petite citadine. M. Taylor. Notre prof de maths.

Plus connu sous le nom de Stuart. Mon beau-père.

Merde, merde et remerde.

— Je ferais mieux d’y aller, je marmonne et je m’éloigne sans un regard en arrière. J’entends que ça rigole et que ça

plaisante derrière moi. Puis je me retrouve face à Stu, visage froid, impénétrable.

Je monte dans la voiture, avec encore l'envie de rendre tripes et boyaux, envie qui me submerge quand Stuart, toute colère contenue, sort du parking.

— Arrête ! je m'écrie et j'ouvre la portière juste à temps pour vomir sur le trottoir.

Il ne dit pas un mot, à quoi bon. Dans la voiture, sa déception est palpable.